

Un cri s'échappa de sa poitrine et de ses lèvres : elle s'approcha de la créature affligée qui, comme elle, demandait à la prière du secours. Elle écarta les beaux cheveux blonds qui cachaient le visage, les petites mains blanches et effilées serrées sur les yeux pour retenir les larmes, et elle prit dans ses bras, elle serra sur son cœur, elle couvrit de caresses ardentes, elle appela des plus doux noms la petite fée, dont, un instant auparavant, elle enviait le bonheur.

—Qu'as-tu, Annonciade ? Qui te fait pleurer un jour de fête, ma petite sœur ? Qui t'a blessée, cher ange ? Parle-moi... dis tout à celle qui t'aime, qui veut ton bonheur.

Comme un petit enfant dont le cœur se brise, Annonciade pleurait plus fort et ne répondait pas. Elle s'appuyait sur le sein qui l'avait attirée, elle se blottissait dans les bras de sa sœur, elle se laissait embrasser sans rendre les baisers, ses grands yeux bleus se levant timidement et tout noyés de larmes vers Marie-Sophie.

Celle-ci redoubla de prières et d'instances, elle fut à la fois mère et sœur, sérieuse et tendre, elle pria, supplia, gronda et enfin arracha ce cri d'enfant blessé :

—Ah ! tu l'aimais !
La foudre serait tombée aux pieds de Marie qu'elle n'eût pas été plus écrasée que par ce coup affreux. Elle voulut se jeter aux genoux de sa sœur pour lui demander pardon d'un sentiment qui lui faisait maintenant horreur ; elle s'accusait d'avoir brisé le bonheur de cette pauvre enfant, qui lui répétait généreusement :

—Si j'avais su que tu l'aimais, Marie, je ne l'aurais jamais épousé ; pourquoi as-tu manqué de confiance en moi ?

—Pauvre douce et chère enfant ! murmurait Marie-Sophie en baisant ses beaux cheveux, ne crois plus à un sentiment mort sans retour ; tes larmes ont détruit les derniers vestiges d'une faiblesse contre laquelle mon cœur se révoltait ; sèche tes pleurs, souris comme autrefois, tout mon amour de sœur s'est réveillé pour ne plus céder la place aux affections étrangères ; remercions Dieu qui m'a envoyé la lumière et le repos sous la forme la plus chère, et qui a fait de toi mon ange sauveur.

(A suivre)

UNE PAGE DU PASSÉ

(EXTRAIT DU JOURNAL D'UN ÉCOLIER)

1^{er} juillet 18...—Quelle resplendissante aurore !... Quel triste crépuscule !

Ce matin, je quittais le collège pour toujours ; j'entraînais dans le monde le front couronné de lauriers et l'âme enthousiaste... je me sentais grand et fort devant la vaste vie que j'envisageai une dernière fois, du seuil de ma tranquille retraite, avant de me mêler à son tourbillon.

Ce matin... j'étais heureux, confiant ; mes yeux naïfs se plaisaient à regarder voltiger des fantômes en chanteurs à travers le tissu d'or de l'espérance... Hélas ! Qu'on vieillit en un jour ! Ce soir, je suis désillusionné, confondu, désespéré...

Ce crépuscule, dont les derniers feux caressent les murs de ma chambre de leurs reflets mourants, est la parfaite image de mon bonheur qui est à son déclin, de mes espérances qui s'éteignent !

Et tout cela à cause d'un petit nuage rose. Est-il besoin que je retrace ici cette cruelle histoire !... N'est-elle pas là dans ma tête en feu... N'est-elle pas écrite en caractères brûlants dans mon cœur qui souffre mille martyres en attendant que les Parques clémentes viennent arrêter ses pénibles pulsations !...

Écrivons toujours. Que ce journal soit le confident d'un désespoir qui demande à s'épancher.

Il y avait à peine quelques heures que j'étais au milieu de ma famille, qu'une secrète agitation me troublait. Je ne sais quelle attraction magnétique me sollicitait, m'appelait ailleurs.

À la première occasion je monte à ma chambre, j'enlève ma tunique d'écolier et revêts mon habit le plus fashionable. Debout devant la glace, je donne à ma chevelure une tournure plus mondaine et lisse soigneusement ma moustache naissante ; enfin, une promenade circulaire de la brosse sur mon paletot, un dernier coup d'œil au miroir, et je pars.

J'entre en allumant un cigare au boudoir où travaillent mes sœurs. Avant que j'aie prononcé un mot, Rosine, ma méchante petite sœur, pousse un *Hem !* prolongé qui fait lever la tête aux deux autres. Abandonnant aussitôt le morceau de musique dont elle relie les feuilles éparées, elle s'en vient droit à moi. De l'air le plus sérieux du monde, elle relève la mèche de cheveux qui tombe sur mon front, redresse ma cravate et me retourne brusquement pour épousseter mon collet d'habit du revers de sa main. Puis, elle s'interrompt pour me contempler. Attends ! dit-elle en s'éloignant, pour revenir aussitôt avec une bouteille de parfum où elle trempe le bout de son petit doigt qui se promène ensuite d'une façon embesognée sur ma figure et dans ma moustache...

—Laisse-moi donc petite folle ! dis-je en souriant, mais avec un peu d'impatience, car je sentais que ses compagnes, la tête penchée sur leur ouvrage, riaient tout bas.

Me tenant alors au bout de ses bras, sa jolie tête espiègle renversée sur son épaule, Rosine me considère

un moment, après quoi, apparemment satisfaite de son examen, elle me pousse hors de la chambre.

—En avant brave conquérant ! me crie-t-elle.

Et derrière la porte qu'elle referme j'entends un triple éclat de rire.

Me voilà sur la belle et large route qui domine le fleuve étincelant sous le soleil et d'où l'on voit, dans le lointain, de grosses montagnes bleues, estompant l'azur plus bleu encore.

Puis à gauche, là-bas !... ce bouquet d'arbres au milieu duquel se cache, à demi, cette maison dont la vue me fait quelque chose au cœur...

C'est une très belle après-midi d'été ; mais je ne vois rien, à part la maison cachée dans le massif ; les montagnes bleues et le fleuve devaient être encore là puisque je les y ai laissés l'automne dernier.

Je marche vite—trop vite—car, avant d'arriver au fameux endroit, il me faut ralentir le pas, arrêter même, pour étancher mon front ruisselant et donner le temps à ma figure de reprendre un air composé.

J'arpente lentement le sentier qui longe le jardin et fume sans le goûter, le cigare que je roule entre mes dents. Je lance en l'air de petits globes, de longues spirales de fumée que mes yeux distraits suivent jusqu'à ce qu'ils s'effacent. A quoi pensais-je ?...

A elle ! mon âme, ma tête, mon cœur en étaient pleins.

Soudain, je m'arrête, comme dût le faire la femme de Loth quand elle fut changée en statue ; j'avais entendu une voix venant du jardin ! Je l'entends de nouveau ce timbre émouvant. Mon cœur s'interrompt tout court et se remet ensuite à danser dans ma poitrine comme pour réparer le temps perdu.

La voix chante :

Mais vous savez bien Lisandre
Que cela fait peur aux oiseaux....

—Hop ! Voulez-vous vous taire monsieur ! Allez-vous finir d'aboyer ? Hop-là ! Quoi ! Vous avez peur de sauter quand je vous tiens entre mes bras ? Fi Bijou !

....cela fait peur aux oiseaux....

(Elle faisait en effet assez de bruit pour effaroucher tous les hôtes du bocage.)

—Ho Bijou ! encore un effort. Hop !

Ce dernier bond la jette sur le bord de la route, rayonnante, un peu hors d'haleine, aveuglée par les boucles abondantes de sa chevelure et tenant son petit chien dans ses bras croisés.

D'un brusque mouvement, elle rejette en arrière les boucles mutines. Edouard ! s'écrie-t-elle s'avançant vers moi, tandis que le pauvre Bijou, qui avait eu tout à perdre de la surprise de sa maîtresse, s'agitait à terre pour recouvrer son équilibre.

Autrefois—quand nous étions enfants—nous avions coutume d'assaisonner les compliments de bienvenue par un gentil petit baiser, mais... elle était si belle vraiment et si grande (relativement) que je me sentis intimidé. Je ne crois pas que la même cause la retint mais elle hésita aussi. A la fin, pour régler la question, elle m'emplit la figure du joli flocon blanc qui s'appelle Bijou :

—Embrassez-le, dit-elle, il y a longtemps que vous ne l'avez vu !

Qu'elle était ravissante ! Sa beauté s'était accrue et développée encore, pendant ces derniers dix mois. C'était bien toujours là ces grands yeux bruns resplendissants dont le regard est un rayon—ce teint transparent et idéal qui la fait ressembler à une déesse. Ce sont encore là les innombrables petites boucles châtain clair dont j'ai toujours été particulièrement épris et pour une desquelles je donnerais tout ce que j'ai.

Elle est le même petit lutin séillant et léger, mais la fleur de l'adolescence s'est entièrement épanouie en elle. La beauté, le bonheur et la jeunesse unissent tout ce qu'ils ont d'harmonie et de couleurs pour marier dans sa personne la grâce et la fraîcheur.

Une robe de mousseline rose, ample et vaporeuse, flotte autour d'elle comme un nuage.

Immobile dans mon admiration muette, je ne songeais pas à lier l'entretien.

—Vous venez revoir nos vieux arbres pour constater s'ils ont grandi eux aussi ? dit-elle en baissant les yeux ; puis, s'arrêtant subitement (car elle s'était mise à marcher et je l'avais suivie), et effleurant mon bras de sa manche de mousseline. Au fait !... comment cela se peut-il ? Je ne vous égale pas encore, et pourtant j'ai grandi, je vous assure ! Demandez à maman.

—C'est que j'ai dû croître aussi, répondis-je en souriant, un peu vain de cette supériorité, la seule d'ailleurs que je pusse légitimement réclamer.

—J'ai toujours cru que ceux qui pratiquent la *philosophie* ont atteint l'apogée de la taille comme de la sagesse ! fit la petite moqueuse en reprenant son favori ; celui-ci se montrait bruyamment jaloux depuis qu'elle l'avait abandonné pour me tendre ses deux mains.

—A propos, continua-t-elle, redevenant sérieuse,

vous devez en avoir rapporté des mouceaux de prix ! une vraie forêt de palmes, j'en suis sûre !

—Quelque peu, fis-je modestement. Et vous-même ? Vous ne parlez pas de vos succès ! Peut-on citer approximativement le nombre des couronnes qui ont surchargé votre front ?...

Ce même front s'inclina assez pour s'ensevelir tout entier dans la soyeuse toison de Bijou, tandis que toutes les boucles châtain clair furent secouées dans un violent signe négatif.

—Non ! fit-elle tristement. Rien.

Au bout de quelques instants, elle retira sa figure rougissante de sa cachette et, agitant d'un geste rebelle sa tête indomptée :

—Voyez-vous, moi, je n'ai jamais réussi à me faire entrer là-dedans, qu'il ne faut rire et remuer qu'après la cloche sonnée ! On n'a jamais pu me persuader qu'on ne doit ouvrir la bouche sans la permission de la grande horloge de la salle d'étude. Du reste, on me le dit tous les jours, ajouta-t-elle avec un gros soupir. Je suis trop jeune, c'est mon défaut !

—Un défaut qui vous sied à ravir et vous accablait encore longtemps, je vous le prédis !

Le ton fervent et pénétré de ma remarque l'embarrassa et lui fit une seconde fois baisser les yeux. Après quelques instants de silence, cependant, elle fit un effort pour ranimer la conversation que j'alimentais pauvrement avec des interjections admiratives et mes regards brûlants.

—Ne vous sentez-vous pas heureux d'être revenu sous les chers ombrages ? hazarda-t-elle, tandis que pour se donner une contenance elle emprisonnait la tête de Bijou sous son menton à fossettes.

—N'est-ce pas que cela repose la vue de contempler tout à la fois de la verdure et des fleurs, le soleil avec tous ses rayons ? On se fatigue, à la fin, de ne voir jamais que des robes noires, de marcher toujours en procession et de n'apercevoir par la fenêtre qu'un morceau du ciel ! A la maison, on retrouve ses bons vieux parents qui ne sonnent jamais de cloches ; Bijou, qui n'est pas noir du tout ; les arbres tous pêle-mêle qui ne s'en vont pas deux par deux à la chapelle !... Je déteste tout ce qui est rangé, moi ! Vous ?

Sans attendre ma réponse—que je ne songeais du reste pas à lui donner—elle continue à caqueter :

—C'est gentil de penser qu'on a des milles devant soi pour courir à son aise et gambader à loisir sans se faire rappeler qu'on a l'honneur d'appartenir au *grand pensionnat*. Oh ! vive, vive la liberté !

En même temps que sa voix vibrante envoie cette exclamation aux échos de la montagne, l'agile petite fille s'accroche de la main gauche à une branche penchée sur nos têtes. Pendant un instant, le nuage rose balançait entre le ciel et la terre au grand effroi de Bijou, cramponné à l'épaule de sa maîtresse.

En retombant à terre, elle fit ce délicieux petit mouvement de tête pour remettre à leur place les boucles en désordre, tout en admonestant son élève sur sa poltronnerie.

—Petite sauvage ! fis-je amoureusement, vous serez toujours enfant !

Elle me lança un regard rapide comme pour s'assurer de mon intention, en rattachant à son cou le ruban dénoué pendant la promenade aérienne. Puis, rajustant les plis de sa robe avec une moue ravissante :

—Vous avez donc beaucoup vieilli, vous, monsieur le philosophe ! Au bout d'un moment de réflexion, qui me fut fatal, car elle reprit avec un renouveau de colère :

—C'est comme cela que vos anciens amis vous traitent. C'est ainsi qu'en dix mois ils apprennent à se donner des airs protecteurs et à vous appeler *enfants* !

—Louise, ma petite amie !... commençai-je en essayant de prendre sa main.

—Laissez-moi ! s'écria-t-elle en s'arrêtant pour frapper de son petit pied le sol qui ne résonna pas du tout, à son grand désappointement. N'avez-vous pas honte, un savant de votre mérite, de parler d'une étourdie, à une enfant ! Comment ! n'êtes-vous pas plus soucieux de votre dignité !

Et, retournant sur ses pas :

—Viens, Bijou, viens-t'en. Tu es mon seul ami ! Tu ne me dis pas de choses désagréables, toi, jamais ! Pas vrai, Bijou ?

Le favori, la tête couchée sur son épaule tandis qu'elle le flatte doucement, fait un grognement confortable qu'elle prend pour une affirmation.

—Oui, et je t'aime bien aussi !

Mes paroles l'avaient réellement mise en colère. J'étais désolé de ma bêtise. De plus, je devenais horriblement jaloux de cet insupportable chien qu'elle aimait plus que moi, qui était là entre nous, m'empêchant de contempler son minois boudeur et charmant. La détestable bête semblait jouir de ma disgrâce, et, de son poste de faveur, me narguer de ma maladresse.

Je n'osai cependant manifester ma haine contre lui, de crainte d'aggraver la situation.

Au contraire, en habile diplomate, j'essayai d'en faire mon auxiliaire, l'instrument de ma réconciliation.

—Si j'avais le bonheur d'être Bijou... recommençai-je.